

aFC@E
CINÉMAS ART & ESSAI

www.art-et-essai.org

Soutient
et présente

DOMINO FILMS
PRÉSENTE

SWANN
ARLAUD

SARA
GIRAUDEAU

PETIT PAYSAN

UN FILM DE HUBERT CHARUEL

ISABELLE CANDELIER INDIA HAIR VALENTIN LESPINASSE CLÉMENT BRESSON MARC BARBÉ JEAN CHARUEL
et avec la participation de BOULI LANNERS

directeur de la photographie SEBASTIEN GOEFFERT casting JUDITH CHALIER montage JULIE LÉMAILLAN CORBELLE GREGOIRE PONTECAILLÉ musique originale MYD directeur de production MATHIEU VERHAEGHE - ADP
1^{re} assistante réalisation CELIE VALDENAIRE scénariste MÉLANIE PARENT-CHAUVFAU son MARC-OLIVIER BRULLE EMMANUEL AUGÉARD VINCENT COSSON costumes ARIANE DAURAT maquillage-coiffure FLORE CHANDES
décors CLÉMENTINE PETINIAUD accessoiriste PEYO JOLIVET - AFAP régie JULIEN CHAHON direction de post-production BRICE COLINET NATHALIE DE BERNARDINIS

produit par STEPHANIE BERNANN et ALEXIS DULGIERIAN scénario CLAUDE LE PAPE et HUBERT CHARUEL un film de HUBERT CHARUEL
une production DOMINO FILMS en coproduction avec FRANCE 2 CINÉMA avec la participation de CANAL+ OCS et FRANCE TÉLÉVISIONS en association avec PYRAMIDE avec la participation du CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE
avec le soutien de la région GRAND-EST en partenariat avec le CNC, de la PROCIREP et de l'Association Beaumarchais - SACD en association avec INDEFILMS 5 avec le soutien de LA FONDATION GAN POUR LE CINÉMA ventes internationales PYRAMIDE

aFC@E
CINÉMAS ART & ESSAI

CANAL+

OCS

cinéma

francetélévisions

cinéma

gan

GrandEst

INDEFILMS

PROCIREP

franceinfo

franceinfo

franceinfo

SEMAINE
DE LA CRITIQUE
CANNES 2017



©Pyramide



©Pyramide

Petit Paysan d’Hubert Charuel

ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR

Vous êtes fils de paysans ?

Et mes parents sont tous les deux enfants de paysans. Leur ferme est à Droyes, entre Reims et Nancy, à vingt kilomètres de Saint-Dizier, la ville la plus proche. Ce qui leur a permis de survivre à la crise laitière, c’est beaucoup de travail, peu d’investissements, peu de nouveaux outils, des emprunts limités. Cela signifie beaucoup d’intelligence et aussi s’user physiquement pour survivre.

Avez-vous pensé reprendre l’exploitation ?

Je connais bien le métier mais je n’ai jamais eu l’ambition de reprendre la ferme. J’y pensais un peu à chaque changement de cycle scolaire et, curieusement, c’est quand j’étais étudiant à La Fémis que j’y ai le plus pensé. Je ne me sentais pas dans mon milieu. En 2008, j’ai eu un accident de voiture avec ma mère, j’ai dû la remplacer pendant six mois à la ferme. J’étais bien, je ne me débrouillais pas mal avec les vaches, le contrôleur laitier disait à mes parents : « *Celui-là, il faut pas le laisser partir* », et j’ai commencé à douter.

Quand le cinéma est-il apparu dans votre vie ?

Les seules sorties que j’avais avec mes parents, c’était d’aller au cinéma à Saint-Dizier. On partait peu en vacances, toute la vie était vouée aux vaches. La passion du cinéma est sans doute née là. Je voulais devenir vétérinaire, sauf que je n’avais pas de bonnes notes dans les matières scientifiques au lycée. Mes parents m’ont dit : « *Il faudrait peut-être réfléchir à faire autre chose* »... Je leur ai dit : « *Du cinéma* ». Leurs bouches ont dit : « *D’accord* », leurs yeux : « *On est foutu* ». Je suis parti à la fac de lettres à Nancy, on m’a expliqué que le concours de La Fémis était trop dur et aléatoire. Je me suis résigné, un temps. Et puis, mes parents m’ont poussé. J’ai passé le concours en section production et j’ai été reçu.

Comment est née l’idée du film ?

La crise de la vache folle m’a beaucoup marqué. Je me revois devant la télé, il y a un sujet sur la maladie, personne ne comprend ce qui se passe, on tue tous les animaux. Et ma mère me dit : « *Si ça arrive chez nous, je me suicide* ». J’ai dix ans et je me dis que ça peut arriver... Je me souviens de la tension

qu’il y avait partout. Comme Pierre le fait avec sa sœur, les paysans appellent souvent leur vétérinaire, ils veulent être rassurés. Et *Creutzfeld-Jacob* était si particulier que les vétos ne savaient pas quoi dire. On ne savait rien de la contamination, c’était la panique et la paranoïa générale. À La Fémis, on avait un exercice de scénario à faire, sous la supervision d’une scénariste américaine, Malia Scotch Marmo. Son soutien m’a désinhibé. Après être sorti de l’école, j’ai rencontré Stéphanie Bermann et Alexis Dulguerian de Domino Films, qui ont été convaincus par le synopsis et quelques pages dialoguées écrites avec Claude Le Pape, ma co-scénariste. C’était parti pour deux ans et demi d’écriture, de 2013 à 2015...

Pierre, c’est vous ?

Le personnage est différent de moi dans ses réactions et la manière dont il parle. Son rapport aux animaux, sa relation avec ses parents nous rapprochent. Le film est tourné chez mes parents, il y a dans l’exploitation de Pierre une trentaine de vaches, comme chez mes parents. Ma mère tient beaucoup à ses vaches : si une vache est malade, et que la soigner coûte très cher, elle le fera. Pierre est comme ça.... Mais c’est aussi une exploitation laitière, et la production est meilleure si on s’occupe bien des animaux. Il y a cette ambivalence : on aime ses animaux, c’est sincère mais on les exploite.

« La vie de Pierre est évidemment celle que j’aurais dû avoir si je n’avais pas décidé de faire du cinéma »

Pourquoi tourner chez vos parents ?

C’était une obligation. Faire le film, c’était ma manière à moi de reprendre l’exploitation. Quand on a commencé à écrire, je n’y pensais pas parce que la ferme était toujours en activité. Mais après la retraite de mon père, ma mère est partie avec ses bêtes dans une autre exploitation. À partir du moment où on avait cette ferme vide, je me suis dit : « *C’est le décor que je connais le mieux* ».

Dans le film, on découvre l’attention portée aux bêtes... et le contrôle très rigoureux exercé sur les troupeaux !

Ça s’est intensifié avec la traçabilité de la viande, qui, je crois, remonte à la crise de la vache folle. Les contrôles laitiers sont généralement des mesures que demande l’exploitant pour lui permettre de situer la qualité de sa production et qui donnent lieu à un enregistrement administratif. Les vaches ont toutes un numéro d’immatriculation. On en est le propriétaire, mais on ne peut pas faire tout ce qu’on veut d’elles. En faire disparaître une, par exemple. Aller chez les flics pour déclarer une vache que le paysan a en fait mangée, c’est une petite arnaque qui existe : le paysan fait abattre une vache, la découpe en steaks et va déclarer sa perte pour se la faire rembourser par l’assurance...

La sœur vétérinaire, c’est un dédoublement de vous, qui rêviez de ce métier ?

Peut-être... mais c’est aussi un désir d’enfant unique d’avoir un frère ou une sœur d’autant plus quand on ne veut pas reprendre la ferme de ses parents. C’était important que ce soit une fille. Souvent c’est le fils qui reprend la ferme, pas la fille. Pascale est la seule personne avec qui Pierre a envie de communiquer, c’est elle qui le rassure sur ses vaches. C’est par les décisions de Pascale que le récit avance. Elle autorise Pierre à la transgression, mais elle lui rappelle aussi la loi en faisant finalement venir le responsable sanitaire.

Pourquoi ce voisin si fier de son robot ?

D’un côté, il y a la ferme de Raymond, qui est le miroir de Pierre avec cinquante ans de plus. De l’autre, la ferme avec robot, où le bien-être des vaches est presque automatisé. Je connais une exploitation comme ça, où on leur met la radio avec RTL2 24 heures sur 24, parce que le bruit attire les bêtes. La radio est près du robot qui leur donne à manger et qui les traite. Les vaches sont peut-être plus heureuses, elles retrouvent une forme d’autonomie mais toujours dans une logique de production. Bientôt, les exploitations à taille humaine, comme celle de mes parents, vont disparaître. Les vaches de Pierre ont des noms,

bientôt elles n’auront plus que des numéros. Même si je joue sur l’étrange, le film veut être le témoignage de cette évolution. On peut croire un temps que Pierre est contaminé par l’épidémie, mais sa maladie, pour moi, est psychosomatique. C’est la fin d’un monde que je voulais aussi raconter.

Comment avez-vous choisi les comédiens ?

Dans *Petit Paysan* j’ai tenu à mélanger acteurs professionnels et non professionnels, c’est la manière dont j’aime travailler pour essayer de créer une atmosphère de vérité. Pour Pierre, on a rencontré pas mal de comédiens et puis ma directrice de casting, Judith Chaliel, m’a présenté Swann. Humainement, on a accroché tout de suite, il avait compris le personnage et le ton. C’est devenu une évidence. Pareil pour Sara Giraudeau. On a cherché longtemps, elle est arrivée avec ce côté un peu étrange qui me plaisait bien. Quand j’ai fait des essais avec Swann et Sara ensemble, la relation est devenue réelle, dans leurs réparties comme dans leurs silences. Et puis, il y a des non-professionnels, comme dans mes courts-métrages. Ma famille, d’abord. Ma mère joue la contrôlease laitière, mon père le père de Pierre, et Raymond, le vieux voisin, est mon grand-père. Et mes copains qui sont là depuis le début. ●

Petit Paysan d'Hubert Charuel

SYNOPSIS



©Pyramide

En salles à partir
du 30 août 2017

France – 2017 – 1 h 30

Réalisation

Hubert Charuel

Avec

Swann Arlaud
Sara Giraudeau
Bouli Lanners
Isabelle Candelier
Jean-Paul Charuel
Marc Barbé
Valentin Lepinasse
Clément Bresson
Jean Charuel
India Hair

Scénario

Claude Le Pape
& Hubert Charuel

Image

Jeanne Lapoirie A.F.C

Son

Marc Olivier Brullé,
Emmanuel Augeard,
Vincent Cosson

Production

Domino Films,
Stéphanie Bermann
& Alexis Dulguerian

Distribution



www.pyramidefilms.com

Pierre, la trentaine, est éleveur de vaches laitières. Sa vie s'organise autour de sa ferme, sa sœur vétérinaire et ses parents dont il a repris l'exploitation. Alors que les premiers cas d'une épidémie se déclarent en France, Pierre découvre que l'une de ses bêtes est infectée. Il ne peut se résoudre à perdre ses vaches. Il n'a rien d'autre et ira jusqu'au bout pour les sauver.

Hubert Charuel



Né en 1985, Hubert Charuel grandit dans le milieu de l'élevage laitier. Il décide de prendre une autre voie et sort diplômé de La Fémis en production en 2011. Après plusieurs courts-métrages, il réalise son premier long-métrage en 2016, *Petit Paysan*. Le film a reçu le soutien de la Fondation Gan pour le cinéma en 2015 et a été sélectionné à la Semaine de la Critique en 2017.

Ce document
vous est offert par
votre salle et l'AFCAE

AFCAE

ASSOCIATION FRANÇAISE DES
CINÉMAS ART & ESSAI

Créée en 1955 par des directeurs de salles et des critiques, et soutenue par André Malraux, l'Association Française des Cinémas Art et Essai (AFCAE) fédère aujourd'hui un réseau de cinémas Art et Essai indépendants, implantés partout en France, des plus grandes villes aux zones rurales. Comptant à ses débuts 5 salles adhérentes, elle regroupe, en 2016, 1 100 établissements représentant près de 2 400 écrans. Ces cinémas démontrent, quotidiennement, par leurs choix éditoriaux en faveur des films d'auteur et par la spécificité des animations et événements proposés que la salle demeure, non seulement le lieu essentiel pour la découverte des œuvres cinématographiques, mais aussi un espace de convivialité, de partage et de réflexion.

À travers le Groupe *Actions Promotion* de l'AFCAE, qui réunit des représentants des cinémas de toutes les régions, les salles Art et Essai soutiennent des films pour :

- favoriser la diffusion et la circulation des œuvres cinématographiques dans toute leur diversité;
- découvrir et accompagner de jeunes auteurs;
- suivre la carrière de cinéastes et auteurs reconnus.

Association Française des Cinémas Art et Essai

12 rue Vauvenargues – 75018 Paris
T 01 56 33 13 20

www.art-et-essai.org

Avec le concours du

